

Acker A. - Penser l'écologie politique dans un pays en « développement »: le Brésil à la recherche de ses racines écologistes³⁶⁴

Antoine Acker – Doctorant en Histoire
Institut Universitaire Européen (IUE) de Florence –
Université Sorbonne Nouvelle (Paris 3)

version de travail

Introduction: quel enracinement ?

Le Brésil, un pays en développement ? Si la question peut se discuter au vu d'indices d'occupation industrielle, d'alphabétisation ou d'urbanisation de plus en plus proches de ceux des pays de l'OCDE, force est de constater que la notion de développement, érigée en objectif national par le pouvoir exécutif, reste structurante dans les débats politiques locaux. C'est sans doute pour cela qu'il est difficile au Brésil de penser sans autocensure l'écologie politique, régulièrement accusée d'être une idéologie importée et déconnectée des préoccupations nationales, lorsqu'elle n'est pas présentée comme le produit d'un complot cherchant à empêcher le pays de se développer. Les propos avertissant qu'une « conspiration environnementaliste et indigéniste » se cachait derrière les revendications contre la déforestation ou la consommation de gaz carbonique sont légion.³⁶⁵ Ils démontrent combien il demeure délicat de souligner l'intérêt de protéger l'équilibre environnemental sur un territoire où seize millions d'individus vivent encore avec moins d'un dollar par jour.

Que dire, alors, de ce mois d'octobre 2010 où la candidate du Parti Vert Marina Silva obtient près de vingt millions de voix à la présidentielle malgré un espace d'exposition médiatique minimal ? S'agit-il d'un vote des classes moyennes internationalisées en faveur d'une candidate méprisée par les nationalistes, qui voient d'un mauvais œil l'accumulation de récompenses honorifiques perçues par la ministre de l'environnement du premier gouvernement Lula lors de ses voyages répétés à l'étranger ? Cette hypothèse est insuffisante au vu de l'amplitude des performances électorales de « Marina »³⁶⁶ et de son appartenance à l'Assemblée de Dieu, une Église évangélique moquée par les fractions les plus instruites de la population brésilienne pour ses rites considérés simplistes, ses positions ultra-conservatrices et la manipulation de ses fidèles par certains pasteurs corrompus.

De plus, d'autres signes semblent témoigner d'un engouement brésilien pour les thématiques environnementales. D'après un récent sondage mené par le

prestigieux institut Ibope, l'environnement est une préoccupation majeure pour 94% des Brésiliens, 44% d'entre eux le considérant même comme prioritaire par rapport au développement économique.³⁶⁷ Le Brésil est également l'un des premiers États au monde, et le seul d'une telle dimension, à avoir intégré dans sa constitution, en 1988, un chapitre entièrement dédié à la protection de la nature. Enfin, quel autre pays d'une taille comparable oblige depuis 1965 les propriétaires terriens à maintenir 50% de leur bien foncier sous la forme de réserve forestière ?³⁶⁸ Au vu de tels éléments, il semble difficile de considérer « l'ambientalismo » brésilien comme une pensée déracinée. Quelle légitimité locale trouve, alors, l'écologie politique ? Comment penser la protection environnementale dans un pays obsédé par le développement ? Comment expliquer, aussi, le succès croissant du projet politique écologiste au Brésil ?

Cette contribution devait résulter d'un séjour de recherche dans le pays concerné, qui a dû malheureusement être reporté. Plutôt que d'esquisser les premières conclusions d'une enquête en archives, elle se bornera donc à proposer quelques hypothèses ainsi que des pistes d'analyse historique pour comprendre le climat socio-politique actuel, marqué par un conflit de grande ampleur autour du projet de barrage amazonien de Belo Monte et par la pré-campagne de la présidentielle de 2014, dans laquelle le débat environnemental semble être promis à revêtir une importance sans précédent.

1 Le mouvement écologiste brésilien en quête d'histoire

La référence à une continuité historique est présente depuis l'émergence de revendications structurées pour la protection de la nature au Brésil. En 1934 à Rio de Janeiro, la première conférence du genre, qui rassemble pour l'essentiel des biologistes et fonctionnaires réclamant une intervention coordonnée de l'État en faveur de la préservation des ressources, se réfère explicitement au discours de l'ancien régent José Bonifácio de Andrade.³⁶⁹ Principal artisan de l'indépendance du Brésil en 1822, ce dernier dénonçait déjà avec vigueur l'absurdité de la déforestation à des fins agricoles. De la même façon, les premiers activistes brésiliens à se réclamer sans ambiguïté de « l'écologie politique », fédérés dès le début des années 1970 à Porto Alegre autour du chimiste José Lutzenberger, font d'une figure locale, le prêtre jésuite Henrique L. Roessler, leur principale référence.³⁷⁰ Botaniste et fonctionnaire, il était connu pour avoir appliqué, en tant que délégué des autorités forestières, une politique de stricte limitation du déboisement ainsi que de la chasse et de la pêche prédatrices. Alors que son zèle lui avait valu d'être éloigné des responsabilités par ses supérieurs hiérarchiques, il avait répliqué en fondant une association de protection de

³⁶⁴ Le terme « environnementaliste » est utilisé ici dans son acception lusophone (« ambientalista ») ou anglophone (« environmentalist »), c'est-à-dire comme synonyme de la notion d'écologiste, englobant diverses formes de (re-)penser la relation entre humanité et nature.

³⁶⁵ Gélío Fregapani, *A Amazônia no Grande Jogo Geopolítico – Um Desafio Mundial* (Brasília: Thesaurus, 2011); Rosineide Bentes, « A Intervenção do Ambientalismo Internacional na Amazônia », *Estudos Avançados* 19, no. 54 (2005); Lorenzo Carrasco, ed. *Máfia Verde: o Ambientalismo a Serviço do Governo Mundial* (Rio de Janeiro: Capax Dei, 2008); Lorenzo Carrasco, ed. *Máfia Verde 2: Ambientalismo, Novo Colonialismo* (Rio de Janeiro: Capax Dei, 2005).

³⁶⁶ Au Brésil, les femmes et hommes politiques sont souvent désignés par leur prénom.

³⁶⁷ *O Estado de São Paulo*, 4 Mai 2012.

³⁶⁸ Kathryn Hochstetler et Margaret E. Keck, *Greening Brazil, Environmental Activism in State and Society* (Durham, London: Duke University Press, 2007): 149.

³⁶⁹ Franco et Drummond, "Wilderness and the Brazilian Mind (I): Nation and Nature in Brazil from the 1920s to the 1940s. Environmental History", *Environmental History* 13, no. 4 (2008); José Luiz De Andrade Franco et José Augusto Drummond, "Wilderness and the Brazilian Mind (II): The First Brazilian Conference on Nature Protection", *Environmental History* 14, no. 1 (2009).

³⁷⁰ Elmar Bones et Geraldo Hasse, *Pioneiros da Ecologia: Breve História do Movimento Ambientalista no Rio Grande do Sul* (Porto Alegre: Já, 2007): 31.

la nature et en devenant, dans les années 1950, chroniqueur environnemental du *Correio do Povo*, principal quotidien du Sud du pays. Dans des textes passionnés, touchant une audience inédite pour un défenseur de l'environnement au Brésil, il invitait chaque semaine ses compatriotes à redécouvrir les espaces naturels locaux, établissant un lien fondamental entre équilibre environnemental et sentiment national, à travers des déclarations telles que :

*Juro solenemente, como filho do Brasil, orgulhoso de suas belezas e riquezas naturais, zelar pelas suas florestas, sítios e campos, protegendo-os contra o fogo e a devastação, fomentar o reflorestamento, conservar a fertilidade do solo, a pureza das águas e a perenidade das fontes e impedir o extermínio dos animais silvestres, aves e peixes.*³⁷¹

Une nouvelle référence historique s'installe à la fin des années 1980 après le meurtre de Chico Mendes, leader des petits extracteurs de caoutchouc (les *seringueiros*) de l'ouest amazonien, souvent dépeint comme le premier « martyr » écologiste du monde.³⁷² L'histoire de Mendes, qui comprend dès les années 1970 le lien entre la surexploitation de l'environnement et une gestion monopolistique des ressources positionnant les travailleurs ruraux à la merci des grands propriétaires terriens, permet aux activistes brésiliens de proposer une écologie politique de l'hémisphère sud. L'idée qui s'impose alors est celle d'une écologie ancrée dans une communauté d'intérêt entre la préservation du travail et celle de l'environnement, dont le ciment est le principe du partage des ressources. Le mouvement écologiste brésilien cherche ainsi à s'émanciper du soupçon d'influence européenne qu'il traîne notamment à cause de l'image d'illustres exilés de la dictature militaire comme Fernando Gabeira, Alfredo Sirkis ou Carlos Minc. Ces derniers, revenus des pays industrialisés de l'hémisphère nord et du marxisme révolutionnaire, fondent en 1986 le Parti Vert sur le modèle de leurs homologues écologistes allemands et français.

L'heure est au « socio-ambientalismo », qui se profile au début des années 1990 en héritier de la lutte syndicale des « peuples de la forêt » jadis portée par Mendes. A Rio de Janeiro, les « Verts », en marge du Parti des Travailleurs de Lula avec lequel existe une grande porosité, reprennent à leur compte cette écologie fortement imprégnée de marxisme, axée sur une guerre déclarée aux multinationales et une obsession pour la réforme agraire.³⁷³ Pour les politologues Margret E. Keck et Kathryn Hochstetler, le « socio-ambientalismo » est avant tout une déclinaison spécifiquement brésilienne de l'écologie politique, prenant en compte le haut niveau d'inégalités sociales régnant dans le pays.³⁷⁴ Au vu des récentes campagnes écologistes, notamment celle de Gabeira qui échoue de quelques milliers de voix à devenir maire de Rio en 2010 à la tête d'une plateforme très modérée, il semblerait que le « socio-environnementalisme » ait surtout été une orientation conjoncturelle. Les aller-retour entre

mouvement ouvrier et écologie politique semblent aujourd'hui révolus.

2 La contribution des historiens

Ce n'est pas seulement au travers des tentatives stratégiques des écologistes eux-mêmes que s'est construite l'idée d'un environnementalisme proprement brésilien : les historiens ont également pris leur part dans ce processus, en donnant à l'histoire du Brésil une interprétation « conservationniste » auparavant méconnue. Dès 1984, Roberta M. Delson rappelle, dans un article co-écrit avec l'américain John Dickenson, le souci conservationniste qui existe dans le pays depuis les réglementations coloniales sur l'exploitation du bois précieux au XVIII^e siècle.³⁷⁵ Les deux auteurs soulignent aussi que l'histoire du Brésil est parsemée d'initiatives notables de protection de la nature. Ce faisant, ils démentent, pour la première fois dans une publication scientifique, le préjugé international qui, notamment en raison de l'intransigeance du gouvernement de dictature militaire brésilien lors du sommet des Nations Unies pour l'environnement en 1972, dépeint le pays comme une terre de brutale déforestation.

Il se crée alors un dialogue à deux temps entre les historiens environnementaux nord-américains et brésiliens. Les premiers, comme John McNeill (1986) et Warren Dean (1995), assimilent l'histoire du Brésil à un processus linéaire de destruction environnementale.³⁷⁶ Les seconds, qui émergent surtout à la fin des années 1990, cherchent à briser cette image négative en soulignant l'importance culturelle et historique d'initiatives locales de protection environnementale. C'est ainsi qu'en 1996, José Augusto Drummond réhabilite l'ingénierie et l'effort humains qui ont conduit à la reproduction de la forêt de la Tijuca à Rio de Janeiro à partir du XIX^e siècle.³⁷⁷ Cet espace presque entièrement reboisé est aujourd'hui la plus grande forêt urbaine du monde. Dans une démarche similaire, Regina Horta Duarte met au jour en 2006 un mouvement de défense des oiseaux brésiliens, très actif au début du XX^e siècle et tombé depuis dans l'oubli.³⁷⁸ Mais c'est José Augusto Pádua qui, dans une thèse explorant la « pensée politique et [la] critique environnementale dans le Brésil esclavagiste » (éditée comme monographie en 2002), sert le plus amplement l'idée d'une écologie politique « enracinée ». Il y démontre l'importance de la préservation de la nature dans la logique physiocrate des pères fondateurs de la nation brésilienne avant l'indépendance.³⁷⁹ Pour eux, l'élaboration d'un rapport soutenable à l'environnement est une nécessité dans la perspective de la création d'une nation autonome, amenée à vivre de ses

³⁷⁵ Roberta M. Delson et John Dickenson, "Conservation Tendencies in Colonial and Imperial Brazil: An Alternative Perspective on Human Relationships to the Land," *Environmental Review* 8, no. 3 (1984).

³⁷⁶ John McNeill, "Agriculture, Forests, and Ecological History: Brazil, 1500-1983," *Environmental Review* 10(1986); Warren Dean, *With Broadax and Firebrand: The Destruction of the Brazilian Atlantic Forest* (Berkeley: University of California Press, 1995).

³⁷⁷ José Augusto Drummond, "The Garden in the Machine: An Environmental History of Brazil's Tijuca Forest", *Environmental History* 1, no. 1 (1996).

³⁷⁸ Regina Horta Duarte, "Pássaros e Cientistas no Brasil: Em Busca de Proteção, 1894-1938", *Latin American Research Review* 41, no. 1 (2006).

³⁷⁹ José Augusto Pádua, *Um Sopro de Destruição. Pensamento Político e Crítica Ambiental no Brasil Escravagista (1786-1888)* (Rio de Janeiro: Jorge Zahar, 2002).

³⁷¹ *Id.*: 32.

³⁷² Mary Helena Allegretti, "A Construção Social de Políticas Ambientais - Chico Mendes e o Movimento dos Seringueiros" (Universidade de Brasília, 2002).

³⁷³ Alfredo Sirkis, "L'Amazonie peut encore être sauvée", *Le Monde Diplomatique*, Nov. 1989.

³⁷⁴ Hochstetler et Keck, *op. cit.*

propres ressources. Le principe d'une préservation des richesses naturelles en faveur des générations futures est déjà explicitement énoncé dans le discours de ces premiers patriotes. Surtout, Pádua analyse également des textes conservacionnistes produits à la fin du XIXe siècle par de grandes figures abolitionnistes telles qu'André Rebouças, homme politique métisse partisan notamment de la création de grands parcs naturels, ou Joaquim Nabuco, fondateur de la société brésilienne pour l'abolition de l'esclavage. Ces penseurs, dans la continuité des réflexions de José Bonifácio, considèrent l'esclavage comme un système destructeur pour la nature dans la mesure où il produit des acteurs qui n'ont pas d'intérêt à prendre soin des ressources naturelles. Les grands propriétaires terriens, dotés d'immenses possessions foncières, privilégient la déforestation par rapport à une stratégie de conservation des sols. Les esclaves n'ont pas de motivation pour favoriser la préservation d'une terre dont ils ne peuvent profiter économiquement. Dans cette perspective, seule une répartition égalitaire des surfaces agraires, exploitées par des hommes libres vivant de leur propre travail, peut garantir la durabilité des sols déjà cultivés et donc prévenir la déforestation. Le discours actuel des écologistes brésiliens, notamment associatifs, est dans la droite ligne d'un tel raisonnement, dont il s'inspire pour proposer, dans des régions à forte densité forestière comme l'Amazonie, la généralisation d'une agriculture à petite échelle, coopérative et confiée à des paysans sans terre. Le lien historique ainsi construit, tracé par les travaux de Pádua, est fondamental car il place l'écologie dans la continuité d'un combat fondateur de l'émancipation du peuple brésilien: l'abolition de l'esclavage.

A plusieurs moments, les chemins des historiens environnementaux et ceux de l'écologie militante se croisent. Drummond, dans un texte de 1999, se définit comme un chercheur « sympathisant » du mouvement conservacionniste.³⁸⁰ Duarte considère, dans un article publié en 2005, que les historiens doivent contribuer à la production d'une « pensée environnementale » ancrée dans la société brésilienne.³⁸¹ Mais l'historien environnemental le plus engagé est Pádua, activiste écologiste depuis sa jeunesse à l'époque du régime militaire et organisateur, en 1987, d'un ouvrage collectif hybride réunissant des penseurs militants de l'écologie politique (comme Minc, qui est aussi économiste, Gabeira et Liszt Vieira) et des chercheurs en sciences humaines (dont Pádua lui-même et le politologue Eduardo Viola).³⁸² L'ouvrage critique les excès de la société industrielle et souligne la convergence entre émancipation de l'homme et généralisation d'une relation soutenable avec la nature. En mêlant considérations analytiques et programme politique, il dévoile la porosité qui existe entre écologie politisée et acteurs académiques. Cette porosité est confirmée par les récentes prises de position de Pádua, qui semble avoir évolué au même rythme que la tendance dominante du mouvement écologiste brésilien. Ainsi révélait-il en 2009 à l'un des

principaux quotidiens nationaux l'espoir qu'il plaçait dans la candidature présidentielle de Marina Silva.³⁸³

3 Une écologie bâtie sur le sentiment national

Dans ses études consacrées à la « pensée environnementale » de grandes figures historiques brésiliennes à partir de la fin du XVIIIe siècle, Pádua s'attache surtout à mettre en valeur les thèses qu'un lecteur contemporain associerait le plus directement au mouvement de l'écologie politique: agriculture durable, lien entre préservation de la nature et bien-être social, lutte contre le gaspillage des ressources et souci des générations à venir. Il souligne en outre une idée qui apparaît en filigrane, en particulier dans les écrits de Bonifácio: un attachement identitaire de ce dernier à la diversité des espèces et à la beauté des paysages de sa terre natale, d'autant plus vif qu'il a expérimenté, lors de longues études au Portugal, un environnement perçu comme inférieur car moins sauvage et plus dévasté.³⁸⁴ Cette vision de la nature tropicale comme source de fierté patriotique est une constante dans la littérature brésilienne. Elle est réaffirmée en 1908 par l'ouvrage d'Afonso Celso « Porque me Ufano do meu País », dont l'impact donne à cette tendance une appellation précise, « l'ufanisme ».³⁸⁵ Dérivé d'un adjectif castillan désignant la satisfaction de soi, l'ufanisme est resté dans l'histoire brésilienne comme un concept de référence se rapportant à l'exultation des sentiments nationaux et à la célébration de la patrie. Or, pour Celso, les trois premières sources de fierté nationale sont la grandeur territoriale du pays, la beauté de sa nature et la richesse de ses ressources organiques, soit autant de motivations qui évoquent le rapport des Brésiliens avec leur environnement naturel.

Bien sûr, en tant qu'interprétation apologétique du potentiel national, l'ufanisme s'est souvent apparenté à une croyance dans l'infinité des ressources et donc une invitation à surexploiter les richesses naturelles afin de donner toute sa portée à la « grandeur » de la « patrie brésilienne ». C'est ainsi que l'on peut interpréter la propagande du régime militaire qui, à la fin des années 1960, invite les Brésiliens à entamer une véritable « guerre » contre la forêt pour intégrer l'espace amazonien aux circuits économiques du reste du pays.³⁸⁶ Mais l'ufanisme a aussi un autre pendant: celui de la fierté de la nature tropicale, présentée dès les années 1930 par les participants de la première conférence pour la protection de la nature comme une source de spécificité culturelle.³⁸⁷ Dans une telle perspective, la nature locale, perçue comme exubérante, indomptée et riche de diversité, apparaît comme un élément de différenciation historique de la société brésilienne, notamment par rapport à l'Europe. De cette fierté « tropicale » peut naître un réflexe « conservacionniste » visant à protéger la nature, dès lors que cette dernière est érigée en élément fondateur de l'identité nationale.

³⁸³ *A Folha de São Paulo*, 13 septembre 2009.

³⁸⁴ José Augusto Pádua, "A Profecia dos Desertos Da Líbia: Conservação da Natureza e Construção Nacional no Pensamento de José Bonifácio," *Revista Brasileira de Ciências Sociais* 15, no. 44 (2000).

³⁸⁵ Afonso Celso, *Porque Me Ufano do Meu País* (Laemert & C. Livreiros - Editores, 1908).

³⁸⁶ Sue Branford, *The Last Frontier: Fighting over Land in the Amazon* (London: Zed Books, 1985).

³⁸⁷ Franco et Drummond, "Wilderness and the Brazilian Mind (I)", *op. cit.*; "Wilderness and the Brazilian Mind (II)", *op. cit.*

³⁸⁰ José Augusto Drummond, "A Legislação Ambiental Brasileira de 1934 a 1988 : Comentários de um Cientista Ambiental Simpático ao Conservacionismo," *Ambiente & Sociedade* 2, no. 4.

³⁸¹ Regina Horta Duarte, "Por um pensamento ambiental histórico: O caso do Brasil" *Luso-Brazilian review* 41, no. 2 (2005).

³⁸² *Ecologia & Política no Brasil*, ed. José Augusto Pádua (Rio de Janeiro: Espaço e Tempo - IUPERJ, 1987).

Alors que le concept ufaniste est issu de la littérature, c'est dans les arts que sa déclinaison proto-écologiste s'exprime le plus nettement. On peut le constater dès les années 1930 avec les débuts de l'architecte paysagiste Roberto Burle Marx, qui devient une célébrité nationale en dessinant les parcs, jardins et autres places des grandes métropolitaines brésiliennes. Dans la deuxième moitié des années 1950, il est d'ailleurs l'un des artisans de la nouvelle capitale Brasília. Au cœur de son projet artistique réside l'idée d'une fusion entre nature et nation, notamment au travers du recours systématique à des plantes natives. En généralisant la transposition de végétation tropicale en milieu urbain, Burle Marx a deux objectifs. Le premier est de rapprocher ses compatriotes de « leur » milieu environnemental et de créer un paysage urbain authentiquement brésilien, qui doit s'exprimer à travers l'entrelacement de l'œuvre de l'homme et de celle de la nature. Le second est de rompre avec l'imitation de l'esthétique des villes et jardins d'Europe privilégiée jusqu'alors.³⁸⁸ Dans les années 1970, Burle Marx, convaincu d'une proximité indéfectible entre le peuple brésilien et ses paysages naturels, se rapproche de l'activisme écologiste de Porto Alegre et devient une figure de proue du mouvement contre la déforestation.³⁸⁹

De fait, l'héritage ufaniste s'exprime aussi à travers une référence constante à la forêt, faisant du déboisement une problématique incontournable, non seulement dans « l'ambientalismo » militant mais aussi dans la population brésilienne. D'après le sondage Ibope mentionné plus haut, la déforestation est le risque environnemental qui préoccupe le plus les Brésiliens, loin devant la pollution des eaux et le réchauffement climatique. Les deux grands combats contemporains de l'écologie politique brésilienne, qui mobilisent actuellement les ONG et s'expriment à travers des pétitions drainant des millions de signatures, sont d'ailleurs directement liés à la forêt. D'une part la protestation monte contre la construction du barrage hydroélectrique de Belo Monte, qui menace d'altérer gravement le cycle écologique de la région amazonienne. D'autre part, les environnementalistes se fédèrent pour tenter de sauver les mesures conservacionnistes du code forestier brésilien, menacées par une récente réforme qui propose de les assouplir.

La préservation de la forêt est le fil rouge de l'histoire de l'écologie politique brésilienne et son thème fédérateur. Elle domine déjà les écrits de Bonifácio et de la génération d'auteurs nationalistes et physiocrates qui se profilent autour de lui.³⁹⁰ Elle réapparaît chez les abolitionnistes ainsi qu'en 1913 dans le projet de constitution nationale du politicien Alberto Torres, autre référence historique des écologistes brésiliens.³⁹¹ On la retrouve dans les années 1980 avec la sacralisation du combat des *seringueiros* au cœur de la forêt amazonienne et aujourd'hui encore derrière le symbole incarné par Marina Silva. Cette dernière, régulièrement qualifiée de « Menina da Mata » (« fille de la forêt »), a grandi en Amazonie dans une famille pauvre de *seringueiros* et accompagné Chico

Mendes dans son combat contre le déboisement. Ancienne analphabète devenue professeure d'histoire puis sénatrice, contaminée dans sa jeunesse au mercure, elle rencontre à partir de 2010 un succès populaire s'expliquant en grande partie par une biographie qui évoque à la fois « l'empowerment » des habitants de la forêt et leur exposition aux dangers de la modernisation agricole et industrielle.

L'inquiétude face à la déforestation occupe une position hégémonique dans le discours écologiste brésilien et son esthétique. Les autres symptômes de la dégradation environnementale n'apparaissent que comme des progénitures de la thématique mère: par exemple, la déforestation est une cause majeure du réchauffement climatique et la désertification des sols est la conséquence de l'amenuisement des réserves d'eau fournies par une Amazonie en pleine dévastation. Derrière cette canalisation des efforts écologistes vers la lutte contre le déboisement se profile la nécessité, pour les défenseurs brésiliens de la nature, de produire un discours nationalement enraciné. La forêt brésilienne est palpable: symbole de l'exubérance, de la diversité et de la « tropicalité » du Brésil, elle est depuis longtemps un objet du combat nationaliste. Déjà dans les années 1970, des hommes politiques de tous bords font front contre les projets d'exploitation amazoniens nourris par des capitaux étrangers. Leurs motivations premières sont certes rarement écologistes. Elles naissent plutôt d'une logique de méfiance vis-à-vis d'une possible « invasion » du territoire brésilien par des acteurs « impérialistes ». Pourtant, c'est bien vers 1975-1976 qu'autour de la dénonciation de grands projets financés par des multinationales, tels le « méga-ranch » bovin de Volkswagen dans le Sud-Est de l'Amazonie, les termes « meio ambiente » (« environnement ») et « ecologia » deviennent récurrents au congrès national et au sénat.³⁹²

Perspectives: du « développementalisme » au « sustentabilisme »?

Si l'inquiétude face au déboisement n'a pas toujours fait l'unanimité au Brésil, elle existe depuis la fin de l'époque coloniale chez une fraction des élites et touche aujourd'hui une partie grandissante de la population. On ne peut donc pas parler d'une écologie politique déracinée, d'autant que le travail récent des historiens environnementaux a permis de retracer une tradition de la conservation au Brésil, dans laquelle les militants écologistes contemporains peuvent puiser. Se rattacher à une histoire nationale, à un schéma narratif évoquant la grandeur du pays et la fierté de ses richesses, est d'ailleurs une obsession de « l'ambientalismo » brésilien. C'est aussi une manière de contrer la critique encore vive qui le voit comme une idéologie importée depuis les sociétés de l'hémisphère nord.

Au vu de cette conclusion, on peut poser l'hypothèse suivante: si Marina Silva rencontre depuis plusieurs années le succès lui valant d'être considérée comme la principale concurrente de la présidente Dilma

³⁸⁸ Valerie Fraser, "Cannibalizing Le Corbusier: The MES Gardens of Roberto Burle Marx," *Journal of the Society of Architectural Historians* 59, no. 2 (2000); *Arte e Paisagem. A Estética de Roberto Burle Marx*, ed. Lisbeth Rebollo Gonçalves (Sao Paulo: USP/MAC, 1997).

³⁸⁹ *Id.*

³⁹⁰ Pádua, "A Profecia Dos Desertos Da Libia", *op. cit.*

³⁹¹ Dean, *op. cit.*: 244.

³⁹² *Diário do Congresso Nacional. 11 de Setembro de 1976* (Brasília: Câmara dos Deputados, 1976). 8854-5. *16 de Setembro de 1976* (Brasília: Câmara dos Deputados, 1976). 9128. *15 de Outubro de 1976* (Brasília: Câmara dos Deputados, 1976). 10431. *29 de Outubro de 1976* (Brasília: Câmara dos Deputados, 1976). *19 de Setembro de 1978* (Brasília: Câmara dos Deputados, 1978). 8146-7. Evandro Carreira, *Recado Amazônico*, vol. 4 (Brasília: Senado Federal, 1977); Paulo Brossart, *O Ballet Proibido* (Porto Alegre: L&PM, 1976).

Rousseff pour la présidentielle de 2014, c'est qu'elle a su mieux que d'autres s'installer dans une stratégie de continuité historique. Elle s'est notamment assuré une légitimité électorale dans un espace politique où le mot « développement » fait consensus et est arboré avec fierté depuis les années 1950 par tous les gouvernements du Brésil. Cet engouement historique explique sans doute le succès, chez les intellectuels écologistes brésiliens, du concept de « développement soutenable », là où d'autres penseurs latino-américains comme Gustavo Esteva (Mexique) ou Arturo Escobar (Colombie) n'y voient rien d'autre que les habits neufs de l'impérialisme colonial et la volonté de rendre durable le développement industriel plutôt que la nature.³⁹³ Une telle approche critique n'a que peu d'écho au Brésil.

Ainsi, le principal parti écologiste du pays, fondé en 2013 par Marina Silva, a pris le nom de « Réseau Sustentabilidade (*durabilité*) ». Il s'agit là d'une référence claire au concept de « développement soutenable » autour duquel la potentielle candidate articule toutes ses interventions publiques. De fait, le « sustentabilisme » – un néologisme de plus en plus utilisé par les médias pour qualifier le projet de « Marina » – du nouveau « parti-réseau » ne relève pas d'un credo révolutionnaire mais d'une feuille de route proposant de se substituer à pas feutrés à la tradition développementaliste du pays. Il est épuré de tout discours anti-industriel et de toute attaque au principe de progrès économique. Dans cette perspective, le « réseau soutenable » décline des positions qui surprendraient plus d'un écologiste de l'hémisphère nord, en croyant par exemple pouvoir montrer le chemin d'une production des agro-carburants respectueuse de la forêt et des petits paysans.³⁹⁴ C'est que les agro-carburants sont un symbole de la capacité d'innovation technologique du Brésil et de son récent redressement industriel: le « sustentabilisme » se refuse à dénigrer les icônes du mythe développementaliste.

Contrairement à certains partis Verts européens qui ne cessent de marteler l'idée d'un changement de société et d'une conversion des modes de production, le discours politique de « Marina » prend soin de ne jamais se situer en rupture nette avec le passé. Au contraire, il reprend pleinement à son compte l'idée d'un pays en marche vers l'accroissement de ses richesses et l'amélioration de son niveau de vie. La fondatrice du « Réseau Sustentabilidade » répète inlassablement qu'elle veut poursuivre le travail de consolidation économique accompli durant les mandats présidentiels de Fernando Henrique Cardoso et Lula.³⁹⁵ Lors de la campagne de 2010, elle est allée jusqu'à comparer son projet à celui de Juscelino Kubitschek, populaire président de la république entre 1956 et 1961.³⁹⁶ Chantre de la planification et de l'expansion du réseau autoroutier, initiateur du projet de nouvelle capitale au cœur des territoires intérieurs du Brésil, ce dernier est resté dans les livres d'histoire brésiliens comme une figure mythique, ayant accéléré la conversion du pays à un système industriel de masse. A ce titre, il est accusé en 1976 par un sénateur

écologiste d'avoir été « l'un des grands criminels en relation à l'Amazonie ».³⁹⁷

Pour Marina Silva, c'est la référence incarnée par Kubitschek qui prévaut: la tendance dominante de l'écologie politique dans le Brésil du XXI^e siècle est celle d'un discours balisé de gages d'enracinement historique, de figures patriotiques, de grandes narrations de progrès et d'exaltation de la forêt comme espace à la fois naturel et culturel, en ce qu'il est présenté comme constitutif de l'identité nationale. Le succès de cette stratégie doit cependant être analysé avec recul dans la mesure où il est amplifié par la popularité personnelle de Marina Silva qui a su s'approprier les codes d'un système médiatique friand « d'hyperprésidentialisme ». Il n'en reste pas moins que cette tentative de construction d'une écologie identitaire dérivée de la narration désormais classique du « développement national » parvient à toucher un potentiel électoral dont l'écologie politique européenne est encore très éloignée.

³⁹³ Gustavo Esteva, "Development," in *The development dictionary: a guide to knowledge as power*, ed. Wolfgang Sachs (London ; Atlantic Highlands, N.J. : Zed Books, 1992); Arturo Escobar, *Encountering Development : the Making and Unmaking of the Third World* (Princeton: Princeton University press, 1995).

³⁹⁴ *A Folha de São Paulo*, 24 novembre 2008.

³⁹⁵ *Terra*, 28 octobre 2013.

³⁹⁶ *O Estado de São Paulo*, 2 octobre 2009.

³⁹⁷ Carreira, *op. cit* : 285.